RENCONTRE AVEC JO WITEK

Par Catherine Gentile

Jo Witek est née en 1968 en bord de Seine, mais côté banlieue. Elle a quitté la région parisienne à 35 ans pour s'installer dans l'Hérault en famille. Très jeune, elle a été attirée par l'écriture et l'expression artistique a guidé sa vie professionnelle.

« Je suis une travailleuse nomade, dit-elle volontiers. Travailleuse parce que j'ai exercé de nombreux métiers pour m'accrocher à l'écriture. Comédienne, conteuse, lectrice pour le cinéma, journaliste, scénariste multimédia mais aussi serveuse, ouvreuse de théâtre, ouvrière, DJ...

Nomade parce que je voyage léger et que, seul le plaisir du projet artistique réussit à me faire lever chaque matin pour partir vers de nouvelles aventures humaines ou imaginaires. »

« Dire les textes des autres d'abord en choisissant une formation de comédienne, qui me fit croiser la route de personnes admirables : Philippe Minyana, Eugène Ionesco, Jean Jourdheuil, Peter Brook, Stefan Meldegg, Robert Hirsch...

Écrire et lire pour les autres ensuite, en travaillant comme scénariste ou lectrice pour le cinéma.

Écrire ce que je voulais enfin, sur les conseils de mon cher et regretté Philippe Dumarçay, pataphysicien et sans doute le plus discret des scénaristes du cinéma français. »

Depuis 2008, Jo Witek écrit particulièrement pour la jeunesse et s'y sent bien.

Aujourd'hui, elle partage son temps entre son métier d'auteure, d'animatrice d'ateliers d'écriture en milieu scolaire et de rédactrice multimédia. Ses textes sont publiés sous son nom de jeune fille, Witek.

« J'ai beaucoup travaillé sur le thème de la sexualité et de l'amour mais ce n'est pas une spécialité maison. Chaque fois que les adultes ont tendance à baisser les yeux devant des questions d'adolescents, je me dis qu'il y a un sujet. Notre peur de leurs peurs ne les rassure pas. Je vis donc l'écriture comme un engagement. Ecrire pour tenter de faire avancer la grande machinerie humaine vers plus de tendresse et d'équité. J'aime bien l'idée d'apporter ma petite goutte d'eau, très discrètement… »

Frédérique Peyriac, la skateuse qui ne veut pas être une princesse, Jessie, la petite peste qui cache un lourd secret, Matt Borovski, le magicien, fils du Renard le voleur, Julie Nottini, qui rêve de paillettes et de photos dans les magazines, Waafa, Virgil, Indie, Zimri, Nyoko et Dylan, les jeunes passagers du TGV conduit par Jeanne, Jill Le Bellec, la jeune fille aveugle qui veut avancer sans sa canne, Xavier Bole, le collégien – lycéen pianiste et amoureux…, tous ces personnages sont nés sous la plume de Jo Witek qui s'intéresse « à cet âge fragile où un mot peut suffire à blesser à mort ou à aiguiller le sens de toute une vie ».

Pour parler d'eux et évoquer son travail d'écriture, nous avons rencontré Jo Witek lors du dernier salon de Montreuil.

Catherine Gentile : Parlons tout d'abord de la manière dont vous abordez l'écriture et le thème d'un nouveau roman. Votre premier livre, *Récit intégral (ou presque) de mon premier baiser* a été publié aux éditions du Seuil en 2009. Comment ce personnage de garçon adolescent est-il né ?

Jo Witek : Oui, Xavier est un personnage important pour moi. Je lui ai consacré deux romans. Ce sont les deux journaux intimes qu'il tient l'espace de quelques mois, quand il est en 4ème tout d'abord dans *Récit intégral (ou presque) de mon premier baiser* puis lorsqu'il entre en seconde, dans *Récit intégral (ou presque) d'une coupe de cheveux ratée*.

Ces deux romans viennent d'ailleurs d'être réédités au Seuil (avril 2014) sous la forme d'un gros volume : *Journal (sentimental) d'un garçon (presque parfait)*.

Comment est né Xavier ? C'est toujours la même chose pour moi, il faut une émotion qui déclenche l'envie d'écrire. Je regarde souvent en librairie ce qui sort pour les adolescents. Dans le domaine de la littérature sentimentale, je voyais surtout des livres « roses », des livres ciblés pour les filles, souvent très stéréotypés. Comme si l'amour leur était réservé. En tant que maman de deux garçons et en rencontrant beaucoup d'ados en classe, j'ai pu constater combien il était encore difficile pour eux d'exprimer librement leur sensibilité, leurs émotions affectives. La pression sociale est encore importante sur les épaules des jeunes hommes. Pleurer, aimer, crier son amour… cela fait « chochotte ».

Avec Xavier, j'ai voulu créer un héros romantique, un garçon au cœur tendre, qui n'a pas peur d'écrire ce qu'il ressent. J'aime bien ce genre de personnages – un peu en retrait, un peu maladroits, qui n'ont pas de certitude, qui doutent d'eux, de leurs capacités à grandir.

Extraits de *Récit intégral (ou presque) de mon premier baiser*, Seuil jeunesse, mars 2011 :

« Xavier Bole, treize ans, bon élève, sérieux, poli et tout et tout. Mais à l'intérieur, j'ai parfois l'air d'un autre moi : Xavier Bole, treize ans, complètement barjot, celui-là ! »

Xavier écrit son premier journal sur un Notebook jaune en papier recyclé offert par sa grand-mère pour ses douze ans. Il le commence alors qu'il est en 4ème, du samedi 16 mars, 17h, jusqu'au mercredi 30 avril, 15h36.

« J'ai vu le cahier et je me suis mis à écrire comme ça, naturellement. Et ça fait du bien. »

« Pourquoi les hommes n'ont-ils pas le droit de parler d'amour ? Avec qui peut-on parler de tout ça ? […] Il ne reste que Martin mais, franchement, dès qu'il me parle de filles, c'est pour se moquer d'elles. On n'a pas vraiment abordé LE sujet tous les deux. Enfin, je veux dire sérieusement, sans blaguer. D'ailleurs, j'ai l'impression que tous mes copains ne parlent jamais de filles sans blaguer. Est-ce que les hommes sont capables d'exprimer leurs sentiments sans pisser de rire ? »

Quels sont les retours des lecteurs sur ces journaux de Xavier Bole lors des rencontres que vous animez dans les établissements scolaires ?

Les garçons en général m'affirment qu'ils se sentent libres de parler d'amour. Alors, comme c'est une bonne nouvelle, je les pousse à aller plus loin dans leur affirmation. Peuvent-ils le matin lancer à leurs copains : « j'ai pleuré de chagrin d'amour toute la nuit, elle m'a quitté… ». Et là, la réaction est unanime : filles et garçons éclatent de rire et répondent : « non, faut pas abuser ! » Du chemin reste donc à faire et la fiction, à mon sens, les touche davantage que les grands discours. En tous cas, souvent, des garçons viennent me voir après les rencontres, de façon plus intime, pour me dire qu'ils se sentent proches de mon héros.

Cette thématique très forte, les relations filles/garçons, traverse tous vos romans. Pouvez-vous nous en parler ?

Oui, c'est exact. C'est prédominant à l'adolescence, on se lance vers sa sexualité. Cela commence par un regard, un baiser, une caresse… On peut aussi à cet âge se laisser mourir d'amour ou d'amitié. Les sentiments sont des choses sérieuses. Aujourd'hui, ces rencontres se vivent aussi devant les écrans : l'amour, l'amitié, les discutions, les photos, les confessions intimes… Les parents n'ont parfois pas accès au monde des adolescents, ne savent pas réellement ce qu'ils font quand ils surfent sur Internet. Cela me fait penser au film de Michael Haneke, *Benny's video*. Dans le film, les parents restent à la porte de la chambre, sans oser rentrer dans son monde. Une sorte d'abandon dans la technologie. Malgré les centaines d'amis qu'ils ont sur Facebook, les ados sont isolés, fragiles et peuvent devenir des proies faciles. L'écran d'ordinateur est une fenêtre sur le meilleur et le pire de l'humanité, je pense que les adultes ne devraient pas laisser le fossé se creuser. Mais c'est compliqué. Cette révolution numérique bouleverse aussi les relations parents-enfants, et enfants-professeurs. J'aime écrire autour de ces sujets de notre quotidien.

Extrait de *Mauv@ise connexion*, Talents hauts, septembre 2012 :

« Je m'appelle Julie Nottini. J'ai dix-huit ans. Mon cas n'est pas unique.

Nous sommes des milliers de filles chaque année à nous sentir sales, honteuses, souillées. La plupart d'entre nous n'évoquent jamais ce qui leur est arrivé et préfèrent se taire. […]

Trouver les mots justes, se replonger dans un passé qui blesse… Pas facile de raconter ce genre d'histoire. On craint toujours que les gens ne nous croient pas, nous accusent de mensonges, nous jugent.

On se sent si stupide d'avoir été abusée. Le vrai coupable le sait bien, lui. Il en use souvent pour dissimuler son crime et poursuivre ses méfaits en toute impunité.

Contrairement à ce que je pensais, la violence entre un garçon et une fille ne fait pas toujours de bruit. Parfois, elle s'immisce en douceur dans les chambres adolescentes. Elle peut même prendre le visage de l'amour. Tu te sens en confiance, aimée, adorée, alors tu ouvres grand ta porte… et la caresse se transforme en coup. »

Parlons justement de l'enfermement. Vous avez écrit un roman, *Rêves en noir*, publié en janvier 2013 dans la collection Romans ado, chez Actes Sud junior, qui met en scène Jill, une jeune fille aveugle. Comment vous est venue cette idée ?

Le déclencheur a été pour ce livre la lecture d'un article publié dans un magazine, consacré à une femme aveugle qui avait l'impression de rêver en couleurs, disant que ses nuits étaient plus belles que ses jours. Tout de suite s'est imposée l'idée d'une héroïne aveugle. Une vraie héroïne car le sujet est plus l'aveuglement que provoque son handicap, sa colère, que sa cécité. Je voulais un personnage pugnace.

Quand j'écris un roman, j'aime me documenter en amont, pour rentrer dans un univers particulier. Aussi, ai-je contacté l'Institut National des Jeunes Aveugles, à Paris. Sa directrice, Françoise Sabotier-Grenon, a accepté de m'y accueillir durant quinze jours. J'ai pu visiter l'établissement, assister aux cours et rencontrer les élèves au travers d'un atelier d'écriture. Je leur ai expliqué que j'avais le projet d'écrire un livre dont une partie de l'action se déroulerait à l'INJA. Ils m'ont accueillie très chaleureusement et ils m'ont tout montré : les salles de classe, les ateliers où ils apprennent l'autonomie, leurs chambres au pensionnat. J'ai pu aussi échanger avec les enseignants. A la sortie du roman – qui a été transcrit en braille à l'INJA –, il y a eu une soirée avec les jeunes. Une vraie fête avec des lectures, de la musique, du chant. Une jolie rencontre. L'une des jeunes filles m'a dit en évoquant l'héroïne : « Vous savez, madame, je suis comme Jill. Moi aussi, j'ai encore la haine, je n'accepte pas mon handicap et comme Jill, je cache souvent ma canne ! »

Extraits de *Rêves en noir*, Actes Sud junior, janvier 2013 :

« OK. TU PEUX LE FAIRE ! Fais-toi confiance, tu es une battante ! se dit Jill, les mains plaquées sur les vitres visqueuses du métro.

Il était 8h45, son cœur agonisait au sommet du pic de fréquentation. Ça poussait derrière, devant, sur le côté. Ça sentait l'eau de toilette bon marché, la friture rance et les haleines mal rafraîchies. Jill Le Bellec respirait avec les autres, elle était comme eux, une passagère des matins sans vacances. Une fille de seize ans qui fait la gueule en allant au lycée. C'est ce qu'elle désirait le plus au monde.

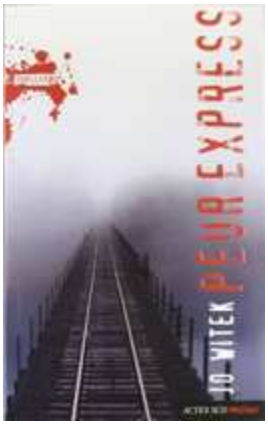
[…] Était-elle capable de le faire ? N'avait-elle pas sous-estimé les risques ? Elle repensa à son père, à ses cris d'encouragement derrière elle depuis l'enfance : ''Allez, ma fille, allez ma princesse, tu peux tout faire comme les autres et encore mieux que les autres !''

[…] Les portes s'ouvrirent mécaniquement. Il y eut un dixième de seconde d'apnée et d'immobilité avant que la houle humaine se déverse sur le quai, emportant Jill sur son passage. Elle commença alors à dérouler mentalement le petit scénario qu'elle avait concocté.

OK, je suis à présent dans le flot des voyageurs, je dois juste résister à la pression sur ma droite et effectuer une percée perpendiculaire pour m'éloigner du quai. Quatre pas, droit devant moi et un léger quart de tout vers ma gauche. C'est bon, c'est gagné ! »

Transition idéale pour parler d'un autre roman, publié chez Actes Sud également en octobre 2012, *Peur express*. C'est un thriller qui se déroule dans un TGV conduit par une jeune femme, Jeanne, sur la ligne Paris-Perpignan, un soir d'hiver. Avez-vous procédé à des recherches avant de lancer ce TGV sur le papier ?

Oui, là aussi je me suis documentée. J'ai rencontré un cheminot qui m'a longuement parlé de son travail, de son milieu professionnel. Il était passionné et passionnant. J'aime bien aller chercher la matière dans la réalité. Pourquoi imaginer des univers peuplés d'êtres surnaturels alors que la réalité de notre monde est si riche ? Je ne pense pas être capable d'écrire de la fantasy à cause de cela. Les vrais héros à mon sens sont ceux qui n'ont aucun pouvoir « magique » et pas grand chose en poche à part leur envie de s'en sortir. Le désir peut décupler les forces…



Avez-vous rencontré des TGVistes, notamment des femmes, puisque l'une des protagonistes de ce huis-clos ferroviaire est Jeanne, une conductrice de TGV ?

Non. J'ai appelé le service de communication de la SNCF pour savoir combien il y avait de femmes conductrices de TGV sur le réseau français. La personne qui m'a répondu l'ignorait, m'a rappelée quelques jours plus tard après s'être renseignée, m'indiquant qu'il existait trois femmes TGVistes.

Extraits de *Peur express*, Actes Sud junior, février 2012 :

« Jeanne marchait le long du train, toute frêle dans son pull en laine bariolée. Elle aimait la solitude de ces quais sans fin, juste avant le grand départ. Longer la machine, la sentir se gorger d'électricité et d'air pour alimenter ce ventre mécanique de 780 tonnes de tôle, d'électronique et de haute technologie. Un monstre à l'allure luisante et séduisante ; une bête inhumaine en réalité, qui dans quelques minutes allait ouvrir sa gueule de velours pour absorber mille voyageurs et plusieurs tonnes de bagages. Un voyage climatisé, sans secousses ni chaos, une symphonie ferroviaire digne du plus grand génie humain. Jeanne ne pouvait s'empêcher de toucher la machine, une habitude, un tic, un grigri peut-être. Elle aimait la caresser, laissant glisser sa main avec une infinie tendresse sur cette sublime carcasse froide et pourtant si sensuelle. »

[…]

« Le nez enfoui dans son col de pull, Jeanne une fois de plus s'apprêtait à prendre son service, à monter dans la cabine de la motrice pour embarquer un millier de personnes dans un voyage nocturne et glacial à plus de 300 kilomètres/heure. Un métier à responsabilités qu'elle aimait, mais qui ce soir lui pesait dans ce vent hivernal. »

Dans *Peur express*, il y a six personnages adolescents ou jeunes adultes embarqués à bord du TGV. Par ordre d'apparition, Waafa, Virgil, Indie, Zimri, Nyoko et Dylan. Pour des raisons diverses et souvent familiales, ces trois jeunes filles et ces trois jeunes hommes sont en proie à des angoisses profondes. Comment vous sont venus ces six personnages qui transforment, au cours de leur voyage, leur fragilité en force ?

Mon point de départ pour ce roman a été la peur. Comment la vit-on ? Comment la surmonter ? Grâce à quoi ? A qui ? Le roman relate un voyage ferroviaire bien sûr, mais aussi un voyage initiatique pour ces jeunes héros qui portent tous en eux un traumatisme vécu et refoulé. Les événements difficiles qu'ils vivent dans le train font remonter à la surface ce qu'ils ont enfoui en eux. J'ai « monté » les personnages à partir de cette idée de base. D'abord une liste de peurs assez universelles (peur de son agresseur, peur de son passé, peur de la mort, peur des criminels…). Ensuite des personnages en proie à ces peurs.

Quelques-uns de vos personnages cachent en effet des fêlures. Je pense à Jessie, petite brunette sauvageonne, la jeune héroïne de *Petite peste !*, un court roman publié chez Oskar jeunesse, destiné à des lecteurs et lectrices plus jeunes.

Oui. J'aime bien m'intéresser aux êtres blessés. Pour moi, héros et héroïne sont des individus capables d'agir malgré leurs blessures. Cela donne des personnages forts, complexes, intéressants. Je préfère Hamlet à Superman.

Extraits de *Petite peste !*, Oskar jeunesse, 2011 :

« Qui croise Jessie sur son passage a deux options. Un : devenir son esclave. Deux : FUIR !!! »

[…]

« - Tu sais, ma petite Jessie, on se plaint souvent des gens qu'on aime, on leur reproche une foule de défauts, mais ce n'est pas pour autant qu'on voudrait qu'ils disparaissent. Même quand ils sont insupportables comme Bouboule …

- Ou comme moi ! poursuivit Jessie, le nez dans son chocolat.

- D'après ce que me confie ta maman, c'est vrai que tu es pire que Bouboule ! Voyons, Jessie, pourquoi te montres-tu si pénible ?

- Je ne sais pas, c'est plus fort que moi, répondit Jessie en croquant dans la baguette. Je n'ai pas envie qu'on m'aime et en même temps j'ai besoin qu'on m'aime. C'est un truc de dingue qui me prend la tête ! »

Pratiquez-vous le skate bord puisque votre dernier roman, publié en août 2013 chez Actes Sud junior, s'intitule *Un jour j'irai chercher mon prince en skate* ?

Non ! J'étais plutôt rollers ! Mais, là encore, je me suis documentée sur ce sport urbain pratiqué majoritairement par les garçons et que pratique Frédérique, l'héroïne qui ne croit plus aux princesses des contes de fées. Lorsque j'anime des ateliers d'écriture, j'interviens parfois sur le conte et sa réécriture. Les adaptations que l'on propose aux enfants aujourd'hui sont pour la plupart des versions très édulcorées. Or, les contes sont des histoires très cruelles : les sœurs de Cendrillon, par exemple, vont jusqu'à se trancher les orteils pour que leur pied entre dans la pantoufle de vair ! Je suis toujours frappée par le fossé qui existe entre la manière dont on veut protéger les enfants de la vilenie du monde et la violence réelle à laquelle ils sont confrontés quand ils sont livrés à eux-mêmes.

Un jour j'irai chercher mon prince en skate n'est pas un conte de fées, mais l'histoire d'une jeune fille qui lutte pour exister, sans se conformer à ce que l'on attend traditionnellement d'une jeune fille.

Extraits d'*Un jour j'irai chercher mon prince en skate*, Actes Sud junior, août 2013 :

« Il était une fois, moi. 14 ans, 1m65, 58 kg, une humaine du genre féminin. Tour de poitrine ? Vraiment rien à signaler : c'est génétique, maman a le même. »

[…]

« Être "normale'' quand on est une fille, c'est plaire à un garçon. Pour les filles, le mode d'emploi paraît simple et de tradition millénaire : on attend, on poireaute, on papote en papillotes. »

[…]

« Les filles "rop'' ou "pas assez'' attendent de devenir "un peu moins'' ou "un peu plus'' et les garçons sans succès se mettent à jouer aux jeux vidéo tous les week-ends et jours fériés ».

Dans *Mauv@ise connexion*, publié chez Talents hauts en septembre 2012, vous abordez justement une situation de violence à laquelle une jeune fille est confrontée via Internet, où elle se trouve seule face à un prédateur.

Oui. La narratrice, Julie Nottini, a dix-huit ans quand elle relate son histoire et quatorze au moment des faits. Elle a choisi le pseudo de Marilou pour tchatter et devenir une fille plus sexy et plus effrontée. Malheureusement, elle va croiser sur le Net un homme qui va la piéger, qui prend le contrôle.

Mauv@ise connexion est un roman, mais j'ai rencontré plusieurs jeunes filles qui m'ont dit avoir vécu la même chose que Julie / Marilou – en me précisant qu'elles ont su couper avant d'en arriver à la dépendance affective. Je me rends souvent dans les collèges et me rends compte de la violence de certains échanges entre adolescents. Rumeurs, délation, harcèlement ou simples moqueries répétitives... Nos « petits chéris» en groupe sont capables du pire et en ce sens Facebook est un catalyseur. Les jeunes se retrouvent parfois seuls face à cette violence, en eux et chez les autres. Les adultes référents, autres que les parents sont souvent des aides précieuses pour qu'ils puissent en parler. Je trouve d'ailleurs qu'au collège et lycée, un temps de parole de sujets d'actualité, de société ou de philosophie devrait être prévu en début de journée. On parle beaucoup des ados mais au finir, on les écoute peu. Les anglo-saxons sont en avance là-dessus.

Justement, la plupart de vos romans ont pour héros des adolescents. Mais on y trouve aussi de très beaux personnages adultes, qui n'ont pas oublié qu'ils ont été jeunes et qui savent parler aux jeunes, les rassurer, les accompagner.

Oui. Les rapports intergénérationnels m'intéressent, tout comme la lutte contre les clichés contre les jeunes, qui ont trop souvent mauvaise presse auprès de certains adultes. Dans beaucoup de mes livres, des personnages âgés se trouvent là au bon moment, pour ceux qui ont besoin d'être écoutés, d'être en confiance, d'être épaulés. Je pense à Robert Jean, le chef de bord du TGV, dans *Peur express* ; à la grand-mère de Xavier, dans *Récit intégral (ou presque) de mon premier baiser* et *Récit intégral (ou presque) de ma coupe de cheveux ratée* ; ou bien encore au Capitaine, dans *En un tour de main*. Je n'ai pas connu mes grands-parents, il faut croire que ce lien m'a manqué …

Extraits :

Récit intégral (ou presque) de mon premier baiser, p. 51 - 52, Seuil jeunesse, 2011

« La soirée d'hier a été géniale, contrairement à ce que j'avais imaginé.

Ma grand-mère m'a parlé avec beaucoup de franchise des rapports hommes / femmes, et j'ai vraiment apprécié parce que, dans ma famille, c'est bien la seule à s'être dit que son expérience pouvait m'aider.

Elle m'a dit à peu près ça : […] « Baudelaire m'a toujours aidée à sublimer l'amour, c'est pourquoi je veux t'offrir ce recueil. Sublimer, c'est voir toujours plus beau, plus grand, c'est se donner la chance d'aimer large, à la folie. […]

Je lui ai quand même demandé pourquoi on se sentait si seul quand on était amoureux, et pourquoi ni l'école ni les parents ne nous apprenaient rien sur ce sujet.

- Parce que l'amour ne s'apprend pas vraiment. Si l'amour avait un mode d'emploi, on s'ennuierait à mourir. Mais tu as raison, notre société parle plus de fesses et de strings que de la relation amoureuse. […] L'essentiel, vois-tu, est que tu te sentes bien, que tu restes toi-même avec la personne aimée, et ce n'est pas toujours facile. L'amour est à la fois une descente en soi-même et une randonnée dans le cœur de l'autre. C'est un étonnant voyage mais, chaque fois que tu te sentiras perdu, je serai là pour toi. »

Peur express, p. 152, Actes Sud junior, 2012

« Clopin-clopant, Robert Jean avait fini par atteindre la voiture 8 pour découvrir, à bout de souffle, les deux jeunes adolescents au sol. Dylan menaçant le jeune Virgil d'un pistolet de collection. Virgil encore plus livide que la première fois, le visage balafré d'une tristesse insondable. Sans trop savoir pourquoi, il avait éprouvé une sorte de pitié face à ces deux gamins complètement perdus, oscillant un bref instant entre le rire, la peur et les larmes. Finalement, apercevant l'arme de collection du jeune Dylan, ses tremblements et son regard confus, il s'était dit que les trois pouvaient convenir quelle que soit la raison de cette stupide situation. Alors il s'était glissé dans son vieux pardessus de père de famille et avait naturellement repris les choses en main. Exactement comme il le faisait quand ses fils étaient encore adolescents et qu'ils réclamaient des limites. Son métier en ce sens l'avait toujours aidé dans sa vie familiale. Il savait garder son sang-froid, envisager les problèmes les uns après les autres, rappeler les règles de vie, punir parfois avec juste mesure, montrer le chemin aux voyageurs égarés. C'est ainsi que lui était venue l'idée de calmer les deux

jeunes gens par un travail d'intérêt collectif. Une façon de canaliser leurs angoisses et de leur faire payer les actes délinquants sur le terrain. »

En un tour de main, p. 58, Seuil jeunesse, 2011

« Le Capitaine lui avait ouvert le sésame de sa vie d'artiste. […]

- Du haut de mes douze ans, je voulais toucher à tout et connaître tous les trucs, mais le Capitaine stoppa net ma prétention de jeune fougueux. Il m'invita à m'asseoir sur le lit-machine et me parla en "homme''.

- Fiston, tu es doué, je le sens ! lui avait-il avoué dans l'obscurité de sa caverne d'Ali-Baba. Je vais donc passer beaucoup de temps à t'apprendre ce que je sais. Tu le mérites. »

Parlons à présent de l'écriture. L'une des questions que nous, lecteurs, nous posons fréquemment lorsque nous lisons un roman dont les héros sont des adolescents, concerne la manière dont ils s'expriment. Soit, l'auteur les fait parler avec des mots ou expressions d'adolescents, ce qui donne au final une impression d'artifice, soit il compose des dialogues corrects grammaticalement, dénués de jargon « jeune ». Comment faites-vous à ce propos ?

C'est simple : je ne me pose pas la question et je fais parler l'adolescente en moi. Évidemment, j'entends parler les adolescents, j'entends mes enfants. Je leur demande de temps en temps si l'on emploie encore tel ou tel mot ; si on va encore au « bahut » ou en « perm'» par exemple. Je m'amuse à glisser dans les dialogues des termes ou expressions qu'ils utilisent. Mais j'invente mon personnage tout en écrivant. Une fois qu'il est de chair, qu'il évolue dans son environnement, qu'il a un passé, je travaille par interprétation et je pars avec lui… Dans les dialogues, je ne cherche pas à « faire » ado, mais je retrouve l'ado que j'étais. Et parfois, je dis les dialogues à haute voix pour en éprouver la justesse.

L'écriture a toujours été très importante pour moi. J'ai vécu à l'âge de 14 ans une expérience douloureuse et fondatrice. J'étais en pension chez des religieuses et j'échangeais des lettres avec une amie. L'une des religieuses a surpris cet échange, a confisqué nos lettres et les a toutes lues. Un viol psychologique qui m'a salie. J'ai alors compris que l'écriture était importante, et j'ai arrêté d'écrire. Trop engageant, blessant. J'ai préféré devenir comédienne. Mais je me suis vite rendu compte que cela n'était pas ma voie : j'aimais le texte, l'étude du texte, les mots, mais je n'aimais pas être sur le devant de la scène…

Je me suis ensuite tournée vers le cinéma. Je lisais des scénarios et devais établir des fiches de lecture dans lesquelles je donnais mon avis. Cette expérience a, sans aucun doute, influencé mon écriture. Je réalise que, parfois, je pense en décors avant de penser en mots.

En effet, le livre qui est le plus en décor, c'est *Peur express*, il me semble, ce train qui roule dans la neige à grande vitesse...

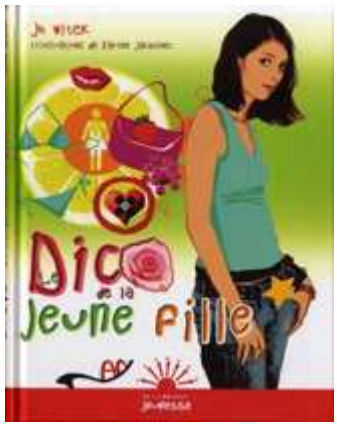
Oui, le TGV est un décor romanesque formidable ! Dans ce train évoluent des personnages qui ne se connaissent pas, mais tous ont peur. C'est la première fois qu'ils voyagent seuls.

J'ai choisi pour l'écrire d'adopter des changements de point de vue pour être au plus près des personnages. Cela n'est pas forcément simple pour les lecteurs d'ailleurs, notamment dans la première partie du roman. Mais je me refuse à simplifier trop, à faire la littérature qu'attendraient les jeunes. J'aime les surprendre ! Et puis, même s'ils ont parfois du mal à comprendre les points de vues narratifs en littérature, ils comprennent très bien en revanche, les plans serrés, plans larges, ou les mouvements de caméras suggestifs du cinéma.

Vous êtes aussi l'auteure de plusieurs documentaires, publiés aux éditions de La Martinière jeunesse : *Tout savoir sur le sexe, sans tabous ni complexe*, co-écrit avec Michel Piquemal ou le *Dico de la jeune fille*.

On y retrouve les thématiques qui vont intéressent. Mais ce travail d'écriture est très différent, non ?

Oui c'est Michel Piquemal qui m'a beaucoup aidée à débuter en jeunesse, qui m'a proposé d'écrire avec lui en 2009 un livre sur la sexualité destiné aux lycéens. Cette expérience d'écriture m'a plu et j'ai ensuite publié un dico autour de la féminité.



Le travail dans le livre documentaire est très différent de l'écriture de fiction. La notion d'âge se pose d'emblée, alors que ce n'est pas le cas pour un roman. Je suis convaincue que la lecture d'un roman n'est jamais dangereuse ; on peut toujours le fermer s'il dérange. Le lecteur laisse naturellement tomber si le début le dépasse ou le met mal à l'aise. En revanche, pour le documentaire, l'âge doit être ciblé car c'est une lecture plus transversale : on zappe. Je pense aux dicos des filles qui sont sortis en pagaille et qui s'adressaient au 11-16 ans ! Un monde sépare ces deux âges. C'est pourquoi j'ai choisi l'appellation de « jeune fille », expression un peu désuète mais qui rappelle que je m'adresse aux pré-pubères (10-13 ans). J'ai d'ailleurs accepté ce dico à condition d'y glisser des éléments sur les droits de la femme, des portraits de femmes, et une ouverture sur les cultures du monde.

Derrière l'apparente simplicité du texte documentaire, se cache beaucoup de travail en amont : la recherche documentaire tout d'abord, la phase de vulgarisation des informations proposées et le passage à la rédaction définitive du texte, qui doit délivrer des informations justes, claires et accessibles. Tout cela prend énormément de temps. C'est la raison pour laquelle je fais peu de documentaires car je veux le faire bien, et en complicité avec l'éditeur.

Ce secteur de l'édition jeunesse est d'ailleurs en perdition, de plus en plus délaissé par les éditeurs parce qu'il se vend moins. Ils ne jouent pas encore la carte du numérique qui serait, dans ce domaine, un formidable outil, tant pour la mise en ligne rapide des informations que pour leurs mises à jour et la lecture transversale. Quelque chose est à trouver… à inventer, entre papier et numérique, l'un ne tuant pas forcément l'autre.

Mais je défends le documentaire. Il est plus que jamais nécessaire.

Les enfants et les adolescents ne font pas la différence entre l'information brute qu'ils trouvent immédiatement sur Internet, dont ils ne savent pas identifier la source et la validité, et l'outil documentaire, qui est pensé par des éditeurs, auteurs, et des spécialistes et mis à leur portée par un travail essentiel de vulgarisation et d'écriture. Ils ne hiérarchisent pas et sont peu critiques. J'ai travaillé dix ans en tant que rédactrice web, et journaliste, je sais donc ce qu'on trouve sur le net. Les données se récupèrent d'un site à l'autre, les erreurs se répandent et deviennent références… Le nerf de la transmission du savoir est là pour demain. Ne pas confondre l'information avec la connaissance. Les données avec les pensées.

Vous êtes aussi l'auteure de trois albums pour les petits : *Les bras de papa rien que pour moi*, *Le ventre de ma maman, toi dedans, moi devant*, *Dans mon petit cœur* illustrés par Christine Roussey, et publiés aux éditions de La Martinière jeunesse. Pouvez-vous nous parler de ce travail, spécifique encore, à destination des jeunes lecteurs ?

C'est une belle aventure. Un trio de femmes avec Béatrice Decroix, mon éditrice et Christine Roussey, l'illustratrice. J'ai écrit un premier texte d'album autour de l'attente du bébé, du point de vue émotionnel d'une petite fille. Un texte pour habiter cette attente de neuf mois. L'album a bien marché, alors la petite fille qui n'a pas de prénom a continué à exister. J'ai écrit deux autres textes autour de la relation au père, un autre qui explore les sentiments qui nous traversent d'un jour à l'autre. La petite fille devient presque une série… d'histoires. Toujours autour des émotions, de l'intériorité et d'un point de vue d'enfant. Le prochain sera autour des joies, de tous ces instants riches qu'il faut savoir apprécier et garder comme des trésors. J'ai voulu que ce soit tout simple, épuré. Pas de message pédagogique, ni éducatif, pas de grandes idées. Juste les émotions, le quotidien, et la découverte de soi aux travers des rapports aux autres. Je trouve que parfois les albums pour enfant deviennent des

exercices de style. Des galeries d'art qui manquent terriblement d'humilité et de simplicité. Pour moi, un bel album est celui qui reste à hauteur d'enfant, avec une alliance forte entre le texte et l'image. Un subtil mélange de deux univers, avec une liberté de deux artistes. J'ai eu cette chance avec Christine et grâce au soutien de mon éditrice, nous n'avons pas besoin de nous parler des heures. Christine reçoit les textes. En retour, je reçois son univers. Nous nous surprenons l'une et l'autre, c'est une jolie complicité artistique. L'album fera l'objet d'une exposition et d'une résidence de Christine à la médiathèque de Valencienne cette année.

L'écriture pour le numérique vous intéresserait ?

Pourquoi pas. J'aimerais, si j'avais plus de temps, réfléchir à une forme d'écriture pensée pour le numérique. J'adorerais en tant que lectrice, m'abonner à un site payant, sur lequel je pourrais lire des textes inédits des auteurs que j'aime. La nouvelle est un genre qui me semble tout à fait à sa place en publication numérique sur abonnement. On pourrait aussi inventer un petit roman pour les jeunes avec des interactions narratives sur le Net ou des forums d'échanges autour des héros (les ados adorent écrire des fan fiction). Protéger les droits d'auteur sur le Net et règlementer nos publications ne doit pas nous empêcher de réfléchir, de nous amuser avec ces nouveaux médias. Je regrette en ce sens que les auteurs, les illustrateurs, les éditeurs, les développeurs du Net se rencontrent si peu pour inventer ensemble.

Même si on se croise sur les salons, nous n'avons jamais ou très peu l'occasion d'échanger vraiment sur nos métiers et l'évolution du monde de l'édition. Tout cela reste très informel.

Sur quoi travaillez-vous en ce moment ? Vos prochains livres ?

J'ai en projet un thriller qui traitera de la relation mère-fils. C'est l'histoire d'un héros abimé par une mauvaise relation avec sa mère névrosée. Mon héros ne sera pas loin de Virgil de *Peur express*, un être fêlé, solitaire, enfermé dans des TOCS, et qui ne bénéficie, pour seule lumière quotidienne, de l'écran de son ordinateur. L'intrigue se déroulera au cœur d'une famille aisée. Toujours ce thème de l'enfermement, qui m'est cher, mais cette fois dans la cellule familiale… qui n'est pas toujours – et surtout à quinze ans – un long fleuve tranquille !

Je travaille aussi sur un documentaire avec l'auteur Philippe Godard. Il s'agit de raconter sous forme de portraits, l'histoire de cinquante-six femmes qui ont marqué les XXe et XXIe siècles. Des femmes modernes, souvent courageuses et caractérielles. Bref, de vrais modèles féminins pour les filles et les garçons d'aujourd'hui. Un bouquin que j'espère familial à partager avec ses parents, grands-parents…

Et puis, deux projets de romans ados autour de thématiques essentielles aujourd'hui, parce que plus que jamais d'actualité : le droit à l'avortement et la prostitution du point de vue d'une fille de prostituée.

Le mot de la fin ?

J'adore écrire pour la jeunesse. On dit que les ados lisent peu. C'est vrai. Moins que ceux de ma génération ? Pas sûr. Ils lisent autrement. En tous cas quand ils dévorent un roman, ce sont des lecteurs hyper attentifs et sans pitié dans leurs commentaires. Avec eux, ça passe ou ils nous cassent de façon laconique. J'aime cette franchise dans les rapports humains, qui parfois, c'est vrai, s'étiole chez nous, les adultes…

16.06.2014